

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 30

Artikel: Vie et mort funeste de Messire Othon de Grandson : (histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud) : [suite]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 24.12.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

hauteurs, échangeaient quelques mots avec l'escorte de Gertrude. Les sons rauques du dialecte du Gessenay lui étant à peu près inintelligibles, elle demeurait indifférente à la conversation, plongée qu'elle était dans une morne apathie. Elle comprit cependant que les vaches des deux hommes avaient été surprises par la neige et qu'ils avaient eu mille peines à les mettre en sûreté à la Ruhe. Soudain, un nom la tira de sa somnolence. Elle prêta l'oreille : c'était bien le nom de son mari, le professeur de Lausanne, que prononçaient les vachers. Le plus âgé des deux parlait avec abondance de la catastrophe de la Becca d'Audon, de l'intervention du Club alpin, section des Diablerets, des Ormonans, au nombre d'une trentaine au moins, armés de pioches et de pelles, qui fouillaient la neige sous le Sex Rouge, sur le Rossboden inférieur, et qui naturellement n'avaient rien découvert encore.

— Parbleu ! fit le maître d'école, je l'aurais juré ! Explorer sous le Sex Rouge ! quelle bêtise ! C'est trois cents mètres trop bas ! Qu'ils débilaient, si bon leur semble, la moitié du champ de neige, ils ne trouveront rien !

Et, dans un flux de paroles, le verbeux maître d'école développa une théorie terriblement compliquée, pour démontrer que la catastrophe avait eu lieu bien plus haut et aussi bien plus à droite.

Qui avait raison ? Les avis des montagnards se croisaient en un flux de mots brefs et précipités, si bien que Gertrude renonça à y comprendre quelque chose. Les coudes appuyés sur le cou de sa monture, elle essaya de voir, pour la première fois depuis son départ de Wimmis, la fatale montagne à laquelle se rivait son sort ; l'obscurité et les nuages qui remplissaient la vallée arrêtaient son regard aux dernières maisons du hameau. L'incertitude arrachait des soupirs à la jeune femme. Elle aurait interrogé volontiers les deux vachers sur les recherches entreprises de l'autre côté de la Becca d'Audon ; mais elle n'en eut pas le temps : la voix impérative de l'hôtelier de l'Ours ordonnait à la caravane de se remettre en route. Silencieux, les montagnards s'éloignèrent de La Ruhe sans un mot d'adieu, sans avoir même remercié d'un geste la jeune fille qui leur avait offert du vin. Ils avançaient à longues enjambées, pour rattraper le temps perdu en vaines paroles.

La nuit était venue tout à fait. Gertrude ne se souvenait pas d'en avoir vu jamais une aussi sombre. A la tête de la colonne vacillait bien la

lueur de la lanterne, mais elle était si faible qu'on n'y voyait qu'à quelques pas. Sous les sabots du mulet, sous les lourdes chaussures ferrées, grinçait et roulait le gravier délavé par la pluie et, au passage des flaques d'eau, de froides gouttelettes rejaillissaient jusqu'au visage de Gertrude.

Ce fut ainsi une montée interminable, d'abord entre les haies fermant les prairies, puis à travers de maigres champs, des soupçons de jardins potagers, des taillis, des forêts de sapins et de mélèzes, enfin le long des mouvants éboulis de cailloux. Aboutissait-il vraiment quelque part ce raboteux sentier qui semblait se plaire à tous les accidents du sol, tantôt zigzaguant en lacets si rapprochés qu'il avait constamment l'air de rebrousser sur lui-même, tantôt sautant sur quelque crête pour retomber aussitôt dans un ravin, s'élargissant sur les terrasses ou s'y divisant en multiples bras qui ne se rejoignaient que bien plus haut, ou encore se transformant en un petit torrent plein de cascates et de cavités traîtresses, quand il ne se perdait pas complètement dans les combes marécageuses et moussues ou sous le limon charrié par les averses ?

Les membres de l'expédition se suivaient à la file indienne, toujours sans desserrer les dents, d'eux se dégageait une âcre senteur, mélange d'odeurs d'étable, de transpiration et d'affreux tabac, qui prenait Gertrude à la gorge et la contraignait à se fourrer de temps en temps le nez dans son mouchoir finement parfumé. Elle ne voyait de ces hommes que le jeu fantasmagorique de leurs ombres qui s'entrecroisaient pardessus le sentier comme de gigantesques chauves-souris ou qui s'allongeaient à l'infini sur quelque paroi de rocher pour se recroqueviller ensuite et ramper sur le sol, pareils à des reptiles repus. Si lugubre était ce tableau, que Gertrude en avait des frissons d'épouvante et qu'elle se retenait pour ne pas pleurer.

La voix du muletier la tira soudain de son effarement.

— Nous voici arrivés au Bodeli, lui dit cet homme, Dieu sait en quel état le chemin sera plus haut !

— Où ça, plus haut ? demanda Gertrude, dont l'esprit impatient volait déjà à l'endroit de la catastrophe. Vous n'entendez pas parler du sommet de la montagne ?

— Ah ! bien, oui, le sommet de la montagne ! On n'y va pas comme ça, du moins pas avec un mulet... Je veux dire l'alpe d'Audon. D'ici, on ne met d'ordinaire qu'un petit quart d'heure

pour en atteindre les premiers chalets ; mais, aujourd'hui, nous devons nous estimer heureux si nous y arrivons en deux ou trois heures.

— Est-ce l'obscurité qui vous empêche de cheminer plus rapidement ? Pourquoi alors n'avez-vous pris qu'un seul falot ? Ou bien le chemin est-il vraiment aussi mauvais que vous le dites ? A en juger par l'allure paisible du mulet, on ne le croirait certes pas.

Au lieu de répondre, le muletier, arrêtant sa bête, se mit en devoir d'allumer sa pipe, opération que le vent violent ne rendait pas facile, mais qui dura moins cependant que Gertrude l'aurait voulu. Il lui eût été doux de se remettre un peu de la fatigue que lui causait la rigide selle. Elle pria le montagnard de lui hausser un peu les étriers, afin qu'elle pût s'y appuyer plus commodément.

— Pas ici ; attendez que nous soyons à l'alpe d'Audon ! répondit-il avec rudesse.

La caravane n'arriva qu'à minuit à l'alpe d'Audon. A partir de ce point, sa tâche devenait singulièrement ardue, à cause de l'épaisse couche de neige qui recouvrait le sentier. L'hôtelier engagea Gertrude à redescendre dans la vallée ; mais, apprenant alors seulement qu'elle était la femme du vieux professeur qui avait disparu avec les cinq étudiants, il n'insista pas, et la colonne se remit en route, dans un morne silence. Au bout d'une heure de marche, nouvel arrêt : le mulet ne pouvait plus avancer.

— Nom de D... ! s'écria l'hôtelier ! nous n'arriverons jamais !... Madame, fit-il à Gertrude, la bête est fourbue, à cause de ses mauvais fers ; il faut que vous mettiez pied à terre et que vous retourniez à l'alpe d'Audon avec le muletier.

Gertrude sauta bien volontiers à bas de sa monture. Quant à lâcher la caravane, c'était une autre affaire. Elle se planta délibérément sous le nez de l'hôtelier et l'apostropha de la sorte :

— Si vous vous figurez que votre grosse voix m'en impose, vous vous méprenez étrangement. Je sais ce que j'ai à faire, cela ne regarde que moi. Agissez comme bon vous semblera, abandonnez-moi dans cette solitude, soit. Mais dites-vous bien que si vous aviez le cœur d'agir avec si peu d'égards envers une faible femme, ni vous, ni vos menaces ne m'empêcheraient tout de même de vous suivre comme un chien ! Compris !

Une nouvelle bordée de jurons s'échappa des lèvres de l'hôtelier de l'Ours, tandis que le maître d'école s'efforçait de raisonner Gertrude.

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

15

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

CHAPITRE IX (suite)

LES SUISSES SAVENT DÉFENDRE LEURS FOYERS

On croit inutile d'expliquer ici au lecteur, ce qu'il a déjà deviné ; et comme quoi, la dame d'Estavayer, au sortir du Te-Deum, chanté pour la victoire de Fraubrunnen, étoit tombée dans le piège que lui avait tendu son époux. Arrivée avec la demoiselle d'Aleman, dans la chaumière où elle croyoit recevoir les derniers soupirs de Grandson, elle fut enlevée par Gérard, dont l'armure cachoit les traits. Cette dernière circonstance annulant toute preuve juridique contre lui, puis-que Grandson et ses gens avoient seuls été témoins de la catastrophe, l'abbesse de Fraubrunnen crut

devoir abandonner toutes recherches à ce sujet : ainsi, tout ce qui fut constaté, c'est l'enlèvement et le meurtre de Catherine, par des brigands. Mais Grandson, au défaut des loix, laissera-t-il donc Gérard impuni ? Hélas ! Grandson brûlant du désir de venger la mort de son amante, étoit retenu par ses derniers ordres, et n'avoit repris l'usage de la raison que pour sentir le poids de la vie. En lui parlant sans cesse du seul objet dont il pouvoit s'occuper, la demoiselle d'Aleman avoit pris quelque ascendant sur lui, elle en profita pour l'éloigner des lieux où il pouvoit rencontrer Gérard ; et lui rappelant la dernière volonté de Catherine expirante, elle enchaîna si bien ses ressentimens, qu'il consentit enfin à chercher de nouveau, près du Connétable, la mort, qu'une fortune ennemie lui avoit réservé ailleurs.

En voyant Grandson de retour dans son camp, le héros de la France se croit plus sûr de la victoire, et lui fait un accueil auquel le désespoir peut seul le rendre insensible. Mais l'image de Catherine expirante, suivra désormais en tous lieux cet infortuné ; et les étreintes affectueuses du connétable ne peuvent l'en distraire un instant.

Pour s'étourdir sur une douleur aussi profonde, Othon avoit besoin du bruit des armes : cette distraction ne lui manqua pas près de du Guesclin.

CHAPITRE XII

UN MARIAGE IMPRÉVU

Mais qu'étoit devenu le farouche Gérard après le forfait qui l'avoit si cruellement vengé ? Hélas ! s'il avoit empoisonné la vie de son rival, la sienne n'en étoit pas plus heureuse ; et si l'objet de leurs fatales dissensions avoit cessé d'exister, cette mort n'avoit pu éteindre la haine réciproque qui les animoit.

Blessé dans la chaumière du garde-chasse, effrayé du coup qu'il vient de porter au hasard, s'abhorrant lui-même, et véritablement hors de sens, le seigneur d'Estavayer fuit ce lieu funeste... Il arrive chez lui pâle, sanglant et l'œil égaré. La rigueur de la saison, les secousses du cheval, les remords, ont envenimé sa blessure ; il est porté mourant dans son lit : mais doué de l'organisation la plus vigoureuse, il surmonte bientôt le danger. Le corps guérit ; la raison seule demeure altérée à un certain point. L'embarras est d'informer le convalescent de la mort de son épouse, dont la nouvelle est parvenue à Moudon, pendant qu'on le croyoit lui-même en danger. Ignorant l'impression qu'elle pourra faire sur lui, le taciturne Franconis, son écuyer, confidant unique de ses secrets, laisse au chapelain le soin de l'en instruire ; et celui-ci, qui l'envisage comme un devoir, ne se

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

Mais rien n'y fit : elle persista à vouloir poursuivre l'ascension à pied. Que faire en présence d'une pareille tenacité ? Les montagnards cédèrent. Deux des plus robustes, se mettant aux côtés de la jeune femme, la prirent chacun par un bras, et la petite troupe se remit en marche, sur ce commandement lancé par la voix courroucée de l'hôtelier :

— Eh bien, de par tous les diables, en route, en route !

JEAN HOINVILLE.

Lausanne, ville de plaisir.

DANS le manuel de l'étranger qui voyage en Suisse, ouvrage publié à Zurich, en 1795, nous lisons ce qui suit sous la rubrique *Lausanne* :

« Lausanne, ville bien bâtie, située sur trois collines, très peuplée et toujours très fréquentée de beaucoup d'étrangers, attirés par la bonne compagnie et les manières prévenantes des habitants... »

... Il y a une bibliothèque, mais qui n'est pas fort nombreuse, ni très fréquentée, « à cause de la quantité de distractions sociales. »

... Le principal revenu des habitants consiste en loyers et pensions que les étrangers leur paient. Le commerce y est peu considérable et les métiers sont exercés pour la plupart par des étrangers. Les boutiques y sont en trop grand nombre, et par les grands rabais qu'ils accordent, ils enlèvent les acheteurs l'un à l'autre, et par là ils se ruinent à la fin eux-mêmes ».

Le pauvre homme !

LE spirituel docteur Barnaud classait les malades en cinq catégories : les malades raisonnables, les raisonnants, les raisonnants, les déraisonnables et, enfin, les déraisonnants. A ces derniers, il dédiait la boutade que voici :

*

L'autre jour, un monsieur descend de son équipage à la porte d'un de nos premiers médecins et demande à lui parler. C'est l'heure de la consultation du docteur, on introduit le monsieur.

— Docteur, dit-il, j'ai le plus grand besoin d'attirer sur moi l'éclat de vos lumières... Il se passe en moi les choses les plus extraordinaires... je crois qu'il est grand temps d'aviser !

— Veuillez vous expliquer, monsieur.

— Eh bien, voici l'affaire. Le matin, ma toi-

refuse point à cette tâche pénible. Après deux ans de séparation, le bon ecclésiastique s'étonne de trouver cet époux aussi affecté de la perte qu'il lui annonce ; il admire la force du lien conjugal ; et bientôt *n'est bruit dans la ville, que du deuil que mène le seigneur d'Estavayer.*

Le premier soin de Gérard, en apprenant la mort de Catherine, fut de changer d'appartement, et de faire murer celui qu'elle avoit occupé ; malgré cette précaution, sa demeure lui devint tellement insupportable, qu'il résolut d'habiter désormais le château d'Estavayer ; mais se retrouvant également partout, il revint à Moudon, peu de tems après. On l'y voyoit parcourir les rues d'un air agité, entrer successivement dans toutes les églises : pendant le jour, il ne pouvoit tenir en place ; la nuit son sommeil étoit troublé par des rêves épouvantables. Franconis, qui seul, couchoit dans l'appartement de son maître, étoit souvent obligé d'appeler quelqu'un de ses gens, pour l'aider à veiller sur lui, tant le délire où le plongeait ces songes funestes étoit effrayant.

« Ciel !... s'écrioit-il quelquefois, réveillé comme en sursaut ; et se jettant hors de son lit, il courroit se cacher entre leurs bras. Oh ! poursuivait-il, dans les angoisses inexprimables de la terreur, par pitié !... délivrez-moi de cette femme voilée... vous voyez qu'elle me poursuit. »

Dans d'autres instans, le malheureux essayoit de prier, mais se relevant tout-à-coup. « Ombre san-

lette terminée, j'ai l'habitude de sortir pour flâner sur le boulevard. Eh bien, il n'y a pas deux heures que je suis dehors, que j'éprouve là... tenez, ici... voyez-vous ?

— Oui, l'estomac...

— L'estomac, c'est cela ! Eh bien, j'éprouve des tiraillements... dont je ne puis absolument me débarrasser qu'en rentrant déjeuner... Une fois que j'ai mangé, par exemple, ça passe...

— C'est heureux. Est-ce tout ?

— Non, le mal, l'infirmité se reproduit ensuite vers six heures du soir... j'éprouve par ici... là, tout du long, quelque chose qui me tire... me tiraille...

— Alors, que faites-vous ?

— Je prends le parti de manger encore...

— Vous dînez, et ça se passe ?

— Mon Dieu, oui, heureusement... mais enfin, ça revient toujours ! Enfin, autre symptôme : le soir, lorsque je rentre du monde, de mon cercle, ou du spectacle, vers minuit, j'éprouve à la tête, sur les yeux, une pesanteur... Je résiste, je combats, mais ça devient si fort, si irrésistible, que... que...

Que vous êtes absolument contraint de vous mettre au lit ?

— Mon Dieu oui, c'est ça !

— Et vous dormez ?

— Et je dors...

— Alors, ça se passe ?

— Oui, le lendemain matin la pesanteur est dissipée..., mais alors recommencent les tiraillements...

— Qui se reproduisent toujours, malgré le parti énergique que vous prenez pour les combattre ?... après quoi c'est encore cette diable de pesanteur qui revient ?...

— Docteur, je vois que vous connaissez ma maladie... comment cela s'appelle-t-il ?

— Cela s'appelle la faim et le sommeil, monsieur si vous ne vous moquez pas de moi !

— Comment, me moquer de vous !

— C'est le mal de toute l'humanité ou plutôt la vie. Les seuls malades sont ceux qui n'ont ni sommeil ni appétit ! Mangez et dormez, monsieur, et tant que vous n'aurez que vos tiraillements d'estomac et vos pesanteurs de paupières, vous vous porterez le mieux du monde !

— Comment ! vous croyez que je ne suis pas malade... que je...

— Pardon, monsieur, j'ai là des personnes qui ont sérieusement besoin de moi... et...

— Ah ! très bien ! fit le client en posant sur le marbre de la cheminée une pièce d'or, puis il salua et sortit en murmurant : Ainsi je ne suis

glante ! tu rejettes donc mes supplications ?... Oh ! comment... comment ces traits angéliques prennent-ils à mes yeux une expression si terrible ? »

L'état de Gérard, agité de ces visions effroyables, ne fut, pendant trois ans, qu'un enfer anticipé : après ce terme, quelque affaire l'ayant conduit à Chambéry, une passion nouvelle vint s'emparer de cette ame ardente, et faire diversion à ses remords. Estavayer étant à la messe de *monseigneur de Savoie*, remarque auprès de la comtesse, deux jeunes beautés faites pour fixer tous les regards. L'une d'elles, est la comtesse de Gruyère, sœur cadette de Grandson ; l'autre, qui fait sur lui l'impression la plus vive, est la fille de messire Humbert d'Aleman, que ce seigneur, *au lit de la mort*, a recommandée à son Souverain. Belle, aimable, mais sans fortune, elle étoit destinée à prendre le voile à Fraubrunnen, et que s'étant tout-à-coup dégoutée du cloître, Grandson l'avoit ramenée à Chambéry, après la mort funeste de Catherine.

L'impétueux Gérard aime donc pour la seconde fois ; mais il ne connoit de l'amour que son excès ; et la fille de messire Humbert, faite pour inspirer le sentiment le plus tendre, ne voit pas sans frémir à ses pieds le meurtrier de la belle Catherine. Cependant, le comte et la comtesse s'intéressant au succès de sa recherche, elle devient une véritable persécution. La demoiselle d'Aleman, que l'intérêt de Grandson oblige à taire la tragique aventure de la forêt de Belp, ne peut alléguer aucun motif

pas malade ! C'est bien heureux, me voilà presque rassuré.... Pourtant, si ce médecin se trompait ! si ça continue, j'en consulterai un autre !

La livraison de *juillet* de la BIBLIOTHÈQUE UNIVERSELLE contient les articles suivants :

Les littératures slaves. En Pologne, par Louis Leger. — Magie noire. Roman, par J. Hudry-Menos. (Troisième partie). — Suédoise ou danoise ? par le commandant Emile Mayer (Abel Veuglaire). Les deux côtés de l'Atlantique. Souvenirs, par Jeanne Mairat (Mme Charles Bigot) — La crise de la vigne, par Ed Tallichet. — A Goldau en 1806. Nouvelle de Meinrad Lienert. — Chroniques parisiennes, italienne, allemande, américaine, suisse, scientifique, politique. Bulletin littéraire et bibliographique.

Bureau de la *Bibliothèque universelle* :
Place de la Louve, 1, Lausanne

Un homme pratique. — Un bachelier, après maintes vicissitudes, vient d'obtenir une place de maître d'études dans une institution.

Le jour de son entrée et lorsqu'il eut été présenté à la classe qu'il doit diriger, il s'adresse en ces termes aux élèves :

— Attention, messieurs, je vais faire l'appel... Mais, en fait, ce serait peut-être un peu long... simplifions... Que les absents veuillent bien lever la main !

Une pièce de chez nous. — Nous apprenons par la *Tribune de Lausanne* que notre théâtre national va, comme on dit, s'enrichir d'une pièce nouvelle, œuvre de notre confrère, M. Georges Jaccottet, rédacteur à la *Feuille d'Avis de Vevey*. Cette pièce en vers a pour héros principal le chevalier sans peur et sans reproche, dont le *Conteur* raconte, en ce moment, les aventures extraordinaires, dans son feuilleton ; nous avons nommé *Othon de Grandson*. On assure qu'elle sera représentée cet hiver sur notre scène.

Qu'est-ce que je dois boire ?

Celui qui boit du Café de malt Kathreiner donne à son corps une chose excessivement salubre. Le café de malt Kathreiner réunit le goût agréable et l'arôme du café aux excellentes propriétés du malt.

Contrairement au café, il est non seulement entièrement inoffensif pour tous les tempéraments, même les plus faibles et pour les enfants, mais il est, en outre, de l'avis des médecins, très propice à la santé. En considération de ces qualités, beaucoup de familles, notamment celles où il y a des enfants, ont depuis longtemps adopté le café de malt Kathreiner comme boisson habituelle pour le déjeuner et pour le goûter.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

Lausanne. — Imprimerie Guilloud-Howard.
AMI FATIO, successeur.

plausible de ses refus. Accusera-t-elle, sans preuves, le seigneur d'Estavayer, d'avoir assassiné son épouse ? Et comment prouver le crime sans impliquer dans l'accusation celui qui en fut l'unique témoin, l'infortuné rival de Gérard ? Une circonstance imprévue vient tirer de cet embarras l'aimable parente d'Othon.

Du Guesclin, poursuivant ses conquêtes, venoit de mettre le siège devant Château-Neuf, lorsqu'une maladie aiguë l'enleva tout à coup à la France.

Grandson ayant accompagné jusqu'à St-Denis le convoi de du Gesclin, se trouva dans Paris pour assister aux funérailles du roi ; et chargé de porter à Chambéry la nouvelle de sa mort, il y entra au moment où sa belle cousine étoit le plus embarrassée des poursuites de Gérard. Aussitôt qu'il se fut acquitté de sa commission, il s'occupa d'elle : après cinq ans, il sentoit le besoin de revoir la seule personne qu'il pourroit entretenir de sa douleur.

On se rappelle, que lorsque cette fille charmante le vit pour la première fois à Fraubrunnen, ce ne fut pas d'un œil tout-à-fait indifférent. Aussitôt qu'elle le vit malheureux, elle s'oublia pour le plaindre, mais elle n'en fut que plus disposée à l'aimer. Sa présence devoit ranimer un sentiment que l'absence n'avoit pu détruire, la demoiselle d'Aleman le revit avec transport.

(A suivre)